

### AVANT-PROPOS

, Pour répondre à la demande de ma famille, j'ai décidé, tout récemment d'écrire mes mémoires de guerre. Bien sûr, je n'ai pas pu faire un suivi rigoureusement exact des faits et des événements. Chronologiquement, les choses ne sont pas forcément dans l'ordre.

J'ai pu commettre des erreurs d'ordre géographique ou des noms mal orthographiés.

Que ceux qui me liront veillent bien m'en excuser.

A mon âge toutes les fonctions cognitives s'érodent et la richesse du vocabulaire devient très limitée.

Ne vous attendez pas à lire du LAMARTINE ou du CHATEAU-BRIAND. Simplement j'essaie de raconter et de faire partager au lecteur, les péripéties de cette très courte guerre à laquelle j'ai participé.

Je ne m'en plaindrai pas. J'ai désormais oublié toutes ces souffrances, et je fais mienne la citation de Maurice DRUON /

"Oh mauvais souvenirs, soyez les bienvenus car vous êtes ma jeunesse".

### SERVICE MILITAIRE

Né à LYON le 2 Septembre 1920, j'ai vécu, après l'école les quelques années de bonheur de ma jeunesse. Celles que chantait Charles TRENET dans "Douce France".

A 18 ans, j'ai fait ma préparation militaire et anticipé ainsi mon service militaire en m'engageant par devancement d'appel pour deux ans.

On s'engageait facilement à l'époque, tous mes amis m'ont imité. Un seul a fait mieux. Il en a pris pour 5 ans dans la légion étrangère ?

Personnellement, j'aurai bien aimé porter le bel uniforme des aviateurs, ou à défaut le col bleu et le pompon rouge des marins. Mais il ne restait plus de vacances dans ces deux armes. Alors j'ai signé mon engagement pour le 99<sup>ème</sup> R.I.A. (Régiment d'infanterie Alpine) si cher au coeur des Lyonnais.

C'est ainsi que par un beau soir de Septembre 1938, les lourdes portes de la caserne "SERGENT BLANDAN se refermaient derrière moi.

J'ai été affecté au 2<sup>ème</sup> bataillon, 6<sup>ème</sup> Compagnie de ce Régiment.

Très vite, j'en ai créé quelques amitiés dont les camarades Grégoire KARAOGLANIAN & Jean VIGIER.

Au fil des jours, nous avons dû nous plier à cette contraignante discipline militaire afin d'en connaître toutes les faveuses. Les paquetages tirés au cordeau, les parquets cirés avec des batons de cire, le désastre des molletières qui glissaient des mollets, les revues d'armes, les marches forcées.....

92/

Tout cela au rythme du clairon qui nous sortait du lit le matin et nous renvoyait au lit le soir au moment de l'extinction des feux.

Le soir, succédant à cette agitation, tous réunis dans la chambrée, nous évoquions avec nostalgie, ceux que nous avions laissés, une mère, une fiancée ou de vieux parents. Puis, le sommeil tardant à venir, nous dépensions nos jeunes forces en organisant de mémorables batailles de polochons. Les duvets voletaient dans tous les sens et, les polochons allaient parfois frapper une tête ou un paquetage qui s'effondrait devant la mine dépitée de son propriétaire.

Au réveil, lorsque le Sergent de semaine faisait irruption dans la pièce, les dégâts ne pouvaient pas passer inaperçus et, nos faces hilares ne faisaient qu'attiser la colère du gradé, qui s'empressait de distribuer les corvées. La plus redoutée était la corvée de "Chiottes". Mais l'insouciance de nos vingt ans nous permettait de tout supporter dans la joie et la bonne humeur.

Les classes terminées, nous avons séjournés quelques temps au fort de "Feyzin". Ce fort était complètement entérré et si humide que le sol en ciment des chambrées ne séchait pas.

La discipline y était dure et les fautes sanctionnées sévèrement. Je me souviens d'avoir vu un camarade condamné à se présenter toutes les heures au poste de garde, duréveil à l'extinction des feux, en tenue de campagne, sac au dos, casque reluisant, fusil et baïonnette nettoyés et dégraissés. Le sergent regraissait alors son arme, démolissait son paquetage, et tout était à recommencer. Au niveau des nerfs c'était très, très éprouvant. Rien de pédagogique dans tout cela.

La Compagnie était alors sous les ordres du Commandant "Lamothe".

Plus tard, j'ai été admis dans le peloton des élèves sous-officiers à Sathonay-Camp.

Je n'ai pas détesté cette période. Le tir au fusil, j'adorais; ramper dans la boue m'indifférait. Car nous étions commandés par un officier d'élite dont l'intelligence et l'humanité lui conféraient une sorte d'aura qui imprégnait ses hommes. C'était le lieutenant "Rozand" qui plus tard devait disparaître dans la tourmente.

### PRINTEMPS 1939

Notre Régiment étant un Régiment Alpin, il semblait normal que celui-ci retrouve sa véritable vocation, son élément naturel ; Les Alpes.

Il ne faudrait pas oublier qu'un Alpin équipé de tout son barda était écrasé sous la charge. Ainsi un Alpin de 75 kgs en pesait 125 Kgs, ce qui témoignait d'une charge totale de 50 Kg et au niveau de l'équipement vestimentaire, même en été, la capote était de rigueur, les chaussettes de laine et les grosses godasses cloutées. Durant des mois nous avons parcouru ainsi les cols des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise. Rien ne nous était épargné. Courbés sous le harnais, il fallait abattre des étapes de 30 à 40 Kils pour être accueillis à terme par la musique du Régiment au son de:

"Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau"

J'avoue que je n'étais pas tout à fait d'accord ?

3/

Les menaces de guerre se précisant, notre Régiment, s'est positionné à proximité d'un petit village perdu dans la montagne nommé "VALMEINIER", presque au pied du Mont "THABOR", avec mission de s'opposer à une éventuelle attaque Italienne.

Pour permettre l'acheminement du matériel roulant, de Valmeinier au lieu dit "le désert de Valmeinier" nous avons ouvert une route carrossable à la pelle, à la pioche et à la brouette, sur près de 4 kilomètres. Un vrai travail de bagnard.

Mais, pour qui sait admirer les beautés des sommets se découpant sur fond de ciel bleu et les couchers de soleil sur les cimes enneigées, c'est savourer un moment privilégié dans la paix vespérale. Et le soir, repu de fatigue je m'endormais paisiblement en faisant des rêves bucoliques.

Début Septembre, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Je n'ai<sup>eu</sup> que le temps d'obtenir une permission de 3 jours pour me marier, et quelques jours plus tard, le Régiment dont la vocation était pourtant de défendre le massif Alpin, reçoit l'ordre de partir en Alsace.

Embarquement à St Pierre d'Albigny, me semble-t-il, sous une pluie battante. Je passerai rapidement sur l'inconfort d'un voyage de trois jours dans des Wagons à bestiaux.

C'est le bruit sourd du canon qui nous a accompagné lors de notre débarquement dans une gare dont j'ignore encore le nom.

### --: L'ALSACE :--

Découvrir l'Alsace en temps de paix, est certainement pour le touriste un véritable enchantement. Ses riants petits villages cernant l'Eglise. Ses maisons bien entretenues avec ses toits pentus recouverts de tuiles roses, ses intérieurs joliment meublés fleurant bon la cire, et pour terminer ce tableau, des fleurs et des fleurs de partout. Cette atmosphère trompeuse de paix et de bonheur nous imprégnait et nous faisait oublier la tragédie qui se déroulait aux frontières de l'Est.

C'est dans un de ces villages que mes camarades, Vigier, Karaoglanion et moi-même avons été promus : Caporal-Chef

Pour vous donner une idée de l'état de l'Armée Française du moment, je vais vous narrer une anecdote:

Depuis un certain temps, mon pantalon atteint d'une usure avancée, était déchiré de la boutique jusqu'à la molletière laissant apparaître à l'air libre, une partie de mon slip et toute la cuisse droite. Mes réclamations répétées n'étaient pas prises en compte, si bien qu'un beau jour, je me présente sur les rangs avec un pantalon bleu de travail, prêté par le cuisinier.

Au milieu d'une section au garde-à-vous, cela se remarque. Le Lieutenant "ANTHONIOZ" s'approche, constate les dégâts et avoue son impuissance ?

J'ai donc pris l'initiative de réclamer à ma famille un pantalon "Golf" trié parmi mes affaires et de le faire transformer en pantalon de cheval par mon camarade KARAOGLANIAN tailleur de profession ?

Enfin, l'affaire s'est terminée moins dramatiquement que celle de ce Soldat de la guerre 1914-1918, qui a été fusillé pour avoir refusé de mettre un pantalon taché de sang et prélevé sur un cadavre.

-:- Les Avant postes -:-

Après avoir quitté ce charmant petit village, nous avons dû effectuer, au cœur de l'hiver, des marches harassantes pour rejoindre les postes qui nous étaient assignés.

Les avant-postes, disséminés au travers de la forêt Alsacienne à l'orée de la frontière, éloignés les uns des autres d'une certaine distance, étaient des plus sommaires. La "Cagna" complètement enterrée pouvait contenir un groupe de douze hommes au moins, dont la moitié assuraient à l'extérieur, une garde permanente en vue de déceler la présence éventuelle d'une patrouille ennemie.

Dans cette immense forêt au cœur de l'hiver enneigée, il faisait si froid (moins 32°) que le fait de prendre la garde deux heures durant devenait une véritable souffrance. Les pieds gelaient, la buée de notre respiration se transformait en glace sur la visière du casque. La nuit le passage des animaux nous tenait constamment en alerte, et les gestes les plus anodins de la vie, tel que poser culotte devenaient problème. C'est pourquoi nous avons tous été soulagés de voir arriver la relève.

-:- Canal de l'Ailette -:-

Comment y sommes nous arrivés, par des marches forcées bien sûr. L'itinéraire m'échappe. Dans la plupart des cas nous n'étions pas informés des situations.

En Mai 1940, le canal de l'ailette aux eaux dormantes, bordé d'une végétation luxuriante, nous offrait un véritable visage de carte postale. Dans nos pensées, la guerre était loin de nous, du côté de SEDAN ?

Au terme de sa marche, la première chose qui échoit au fantassin, c'est de creuser son trou de protection. Ce que nous avons fait.

J'essaie de retrouver dans ma mémoire, la géographie des lieux. Je crois que le plateau de Craonne était à proximité, pas très loin non plus du Chemin des "Dames" où nos pères ont versé leur sang en 1914-1918. Plus de vingt ans plus tard, la nature portait encore les traces de leurs combats. Des restes de tranchées et des trous d'obus apparaissaient çà & là, à peine recouverts d'une végétation hésitante. Les chemins étaient pavés de ferraille.

Sur ma gauche, on pouvait apercevoir un petit pont métallique à croisillons, enjambant le canal et reliant les deux rives. Ce pont était miné et, d'énormes troncs d'arbres étaient placés au travers pour en interdire le passage.

En ce très beau matin de Mai, nous constatons que notre artillerie jusque là muette, canarde un village abandonné sur le côteau, en face de nos emplacements. Etonné, le lieutenant m'ordonne de passer le pont et d'aller en éclaireur voir ce qui se passe devant nous.

J'obtempère et me trouve sur un petit chemin entrant dans la forêt. Je scrute l'horizon et j'aperçois une douzaine d'Allemands qui s'approchaient de moi en se protégeant derrière une haie. Je reviens rapidement sur mes pas accompagné par le sifflement des balles, et la peur au ventre je donne l'alerte.

le génie fait sauter le pont qui s'effondre dans le canal.

Très vite, la bataille s'engage. Une bataille sournoise angoissante ; les deux adversaires ne se voyant pas tiraient au jugé sur les buttes et les replis de terrain susceptibles de servir d'abris.

Les cris gutturaux des Allemands se mêlaient aux crépitements des Fusils-mitrailleurs couvrant les cris des blessés qui hurlaient leurs souffrances. Devant moi, passe en silence, un camarade, plié en deux, la main sur le ventre et le visage ensanglanté. C'était un chanteur qui avait joué au théâtre aux Armées dans le petit village Alsacien que nous avons quitté.

La nuit suivante s'est avérée très éprouvante, les balles traçantes rasaient sans répit, le sol sur lequel nous étions plaqués. Impossible de bouger, ni de fumer.

Parfois, une fusée éclairante donnait à cette bataille, une vision fugitive d'apocalypse.

Le lendemain, dans le calme du matin, un Allemand se présente au bord du canal, Mauser au poing, debout offrant sa poitrine au F.M. braqué sur lui. La première rafale le couche au sol. Son attitude était vraiment suicidaire ?

Peu de temps après, un ancien de la guerre d'Espagne, traverse le canal, récupère l'arme, la baïonnette et le casque de la victime sans être inquiété. Encore, fallait-il le faire.

Les coups de boutoirs de l'ennemi contraignaient le haut Commandement à déplacer sans cesse les régiments pour les placer aux endroits les plus sensibles.

Une fois de plus, nous repartons, sac au dos, à travers bois encadrés par des officiers inquiets. L'artillerie Allemande qui semblait connaître notre itinéraire, nous suivait, à la trace et faisait des ravages dans nos rangs.

Le sifflement d'un obus arrivant sur nous, nous jette à terre et éclate au milieu du groupe. Un camarade touché en pleine tête gisait sur le sol. Son sang coulait à flots dans son casque. Un autre s'en tire avec une fesse arrachée laissant apparaître un trou béant.

Nous arrivons enfin sur un plateau. Un boyau inachevé constituait notre unique protection. A quelques mètres, abrité sous un arbre, un vieux char d'assaut datant de l'autre guerre semble perdu, anachronique. Son occupant tirait de temps à autre un obus sur l'ennemi. Pas d'officier à l'horizon, simplement le Sergent BAYET qui se posait des questions.

Tout à coup, le camarade SAUZED sort imprudemment du boyau, abattu aussitôt à quelques mètres. Nous essayons de le secourir, mais l'artillerie Allemande se fait violente et nous oblige à rebrousser chemin.

Finalement c'est un réserviste, le plus âgé de nous, qui s'élance pendant que nous le couvrons et ramène SAUZED encore conscient dans nos lignes.

Le plus âgé était un héros.

La faim, la soif ajoutait encore à nos fatigues, à nos angoisses. Enfin, nous voici déplacés de nouveau, dans la forêt, un peu en retrait du canal de l'Aisne. Là, c'était l'enfer.

L'ennemi, en synchronisant ; bombardements aériens et tirs d'artilleries atteignait une densité effrayante qui mettaient nos nerfs à rude épreuve et c'est un euphémisme que d'employer cet adjectif.

Ceci se passait près de "VAILLY".

6

Dans cet enfer, mon groupe a perdu trois hommes ; le Sergent "DAURAT", douanier dans le civil, gisait sur le sol le crâne ouvert, complètement évidé de sa cervelle. A coté, mon camarade "NEYRAUD" cultivateur dans la région Lyonnaise, reposait sans blessures apparentes, semblant dormir, et mon camarade "PACAUD" avait un bras arraché. Ses plaintes nous serraient le coeur.

En de pareils moments, la charge émotionnelle est très forte, croyez moi.

Le Sergent-chef "DEZON" se charge des formalités.

Ces tragiques événements nous faisaient pressentir, à terme, l'écroulement de la France. Les chances étaient trop inégales. Le pays, mal préparé, dépourvu d'aviation, était de toute évidence écrasé par la puissante Armée Allemande, dotée d'un matériel moderne et performant.

L'ordre de repli général est donné. Il se fait dans un désordre épouvantable ; Des militaires ayant perdu leur unité, errent à travers la campagne cherchant des repères. Certains se joignent à nous pour continuer le combat.

Nous arrivons à "JONCHERY sur VESLE" (Marne). La rue Principale du Village descend en pente douce vers un pont qui enjambe un petit cours d'eau. Il faut défendre ce pont à tout prix. Le pont, miné saute. L'ennemi qui arrive par camions se déploie devant nous. Nous avançons vers eux dans une herbe très haute, car nous sommes au moment de la fenaison. L'herbe s'agite autour de nous et des coups de feu partent en tous sens, sibien qu'on ne sait plus qui tire sur qui. Nous revenons au centre du village où nous apprenons la mort du Lieutenant "PONS". Une belle figure que cet officier, humain intelligent, possédant le sens du Commandement, ingénieur agronome dans le civil, jeune marié. A mon sens, l'Armée Française a perdu ce jour là, un de ses meilleurs soldats.

Le Colonel "LACAZE" qui est près de nous, dit très simplement " C'était un brave".

Au même moment, un obus éclate au milieu de nous. Je ressens des chocs aux deux bras et à la cuisse gauche. Hébété, je regarde autour de moi. EYNARD a le visage ensanglanté, un autre a un oeil arraché et un troisième râle allongé sur le sol. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit de "MIDIÈRE" qui ne survivrat pas à ses blessures. Le Caporal-Chef "EYMONET" se penche sur son mollet blessé.

Mon groupe se trouve ainsi démantelé.

Je refuse le poste de secours et rejoins le Régiment qui s'éloigne. Nous marchons toute la nuit. Enfin, le Commandant Médecin "STIBIO" arrive. Dépourvu du nécessaire, il se contente de nettoyer mes plaies avec de la "GNIOLE" en s'excusant et m'en sert une bonne rasade. Puis, avec "EYMONET", il nous dirige sur le centre de soins de "CEZANNE".

Nous sommes reçus par des infirmiers qui regardent nos écussons.

"Vous êtes du 99 ème, bien mettez-vous de ce coté. Les autres sont placés au fond de la tente.

Etonné de cette manœuvre, je me renseigne et j'apprends que les exploits de notre Régiment sont parvenus à leurs oreilles. Par considération disent-ils, ils nous ont réservés quelques douceurs ? Elles se concrétisent sur le champ par un oeuf cuit dur et une piqûre antitétanique dans les fesses

Incrovable, mais Vrai.

7  
/

Le lendemain, nous sommes évacués par train sanitaire, dans l'ambulance, défense de circuler. Les aviateurs ennemis soupçonneux, effectuant fréquemment des approches à très basse altitude pour vérifier l'intérieur du train et son contenu. Ceci malgré les croix rouges peintes sur les toits des wagons.

Rien à manger dans ce train. Un infirmier apitoyé par mon visage de gosse et harcelé par mes demandes incessantes m'apporte un quignon de pain. Je l'ai mangé avec voracité. Aujourd'hui, je mesure, compte tenu de cette expérience, les souffrances de ces enfants du tiers monde qui meurent de faim.

Soudain, l'aviation Allemande bombarde les voies de chemins de fer en amont de notre train contraignant ceux-ci à s'arrêter. Le Commandant Médecin du train a une bonne réaction en conseillant aux blessés valides de se débrouiller par leurs propres moyens. Nous obéissons avec empressement et nous nous mêlons aux réfugiés qui circulent sur les routes encombrées, de carrioles à bras, de vélos, de piétons et de quelques nantis qui eux circulaient en voiture.

Impitoyable, l'aviation Allemande mitraillait ces pauvres gens faisant inutilement des victimes.

Finalement nous sommes pris en charge par un camion du génie qui nous dépose devant la gare de DIJON. Nous nous présentons devant l'officier sanitaire chargé du rapatriement des blessés. Cet officier tenant compte de nos domiciles respectifs nous établit nos fiches sanitaires. La mienne pour LYON, celle d'EYMONET pour AVIGNON.

Dans ce train qui roulait à vive allure, nous étions muets, habités de pensées nostalgiques.

un petit poème de "PEGUY" a bien su, traduire cet état d'âme:

"D'autres heures viendront  
plus belles et meilleures  
la victoire luira sur les derniers combats  
Seigneur faites que ceux qui connaîtront ces heures  
se souviennent de ceux qui ne reviendront pas"

A la guerre loin des siens, le poilu n'a qu'une aspiration. Retrouver la Paix, les êtres aimés. C'est une constance qui l'aide à vivre, à souffrir et à combattre le désespoir.

La gare de Vaise, près de LYON, n'est plus très loin. Le train commence à ralentir. Je me sens inquiet; Et si l'officier chargé de la réception des blessés m'acheminait vers un hôpital éloigné, en prétextant que ceux de LYON sont pleins. Vite, je serre la main de mon camarade et saute du train encore en marche, pour échapper à cette éventualité.

Sale, boueux, j'arrive sur les quais de Saône. Un employé de tramway m'offre un verre sur le zing d'un café. Je me laisse aller à quelques confidences et, pressé, je monte dans le tramway. A la vue de mes pansements, des voyageurs se lèvent pour m'offrir leur place. La tristesse se lit sur leur visage. J'apprends que le Maréchal PÉTAIN vient de demander l'armistice et son message est passé sur les ondes.

.../...

8

-:-RETOUR DANS MA FAMILLE-:-

J'arrive chez mes parents lesquels, rongés par le doute se demandent si je suis mort ou vivant.

Il est bien difficile de décrire ce temps fort des retrouvailles. Tous étreints par l'émotion et les larmes, nous donnons libre cours à nos épanchements, à la joie d'être enfin ensemble. Mon épouse Hélène, Daniel mon bébé de six mois et mes parents.

Ce que je peux dire, c'est que, en de tels moments, il est très doux de se sentir aimé.

Après quelques jours de réadaptation au sein de ma famille, je suis admis à l'Hopital complémentaire des "LAZARISTES". Les radios révèlent ; deux éclats au poignet droit, un dans le muscle du bras droit et deux très petits dans la cuisse gauche.

A l'époque on anesthésiait les patients avec le ... masque à éther. Ce qui m'a valu quelques désagréments au réveil. J'ai été très bien soigné par des infirmières dont on devinait qu'elles appartenaient à des milieux sociaux élevés. Elles avaient sans doute connu la limpide innocence de l'adolescence dorée, loin du besoin et des soucis matériels, mais elles portaient en elles la grandeur des traditions et elles se sont offertes à la misère des hommes.

J'ai été démobilisé en Septembre 1940 ayant accompli mon devoir et mon contrat de deux ans.

Trois ans plus tard, je recevais de la commission des récompenses de la guerre 1939-1940 une citation à l'ordre de la brigade avec attribution de la Croix de guerre avec étoile de bronze.

Je n'en tire pas vanité. Trop souvent ce genre de ... récompense est distribué au hasard ou souvent due à la faveur ou à la chance. Cette récompense les trois mille Alpains du Régiment la méritait.

J'ai devant moi, un exemplaire du quotidien " LE NOUVELLISTE" datant du 13 Novembre 1940 et titrant en première page:

Le 99<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie Alpine:

Ils partirent plus de 3.000,600 à peine sont revenus. Tous ceux qui ont eu la chance de retrouver leurs foyers portent témoignage de la conduite glorieuse de leur Régiment et de son Chef: le Colonel "LACAZE"

Avouez que ces chiffres qui ne mentent pas sont impressionnants. Les officiers surtout, par devoir se sont offerts en holocauste.

J'ai connu personnellement, deux officiers qui appartenaient à cette élite, cette crème de la nation qui dans les guerres ne reviennent jamais; ce sont:

Le lieutenant "ROZAND" et le Lieutenant "FONS".